

Comme Walter, St-Evremond et moi,
 Ne se feront jamais mettre à la porte.
 Qui n'admettrait Anacréon chez soi?
 Qui bannirait Walter et Lafontaine?

Il est permis de croire que Béranger sait bien aussi ce qu'il vaut et ce que valent ses chefs-d'œuvre, mais l'homme qui fuyait les places et redoutait les honneurs, qui chantait :

Mes amis, laissez-moi de grâce,
 Laissez-moi dans mon petit coin,

se rapetissait, sans doute, pour éviter les éloges officiels des grands journaux. Et puis, peut-être un trait piquant de plus : en voyant passer, dans le lointain, les vers burgraves de ce temps-là, hauts de cent coudées, il se remémorait l'histoire de Goliath et de David, et écrivait en souriant :

Petits Poucets de la littérature, etc...

Voilà ce que nous ont inspiré ces deux grands écrivains qui n'ont de rivaux ni chez nous, ni ailleurs ; — à tous deux notre admiration, mais à Béranger, le poète, nos sympathies : ses vers écrits dans la langue la plus pure, et sa vie s'achevant maintenant dans la solitude, sont deux miracles dans notre siècle de faux goût et d'ambition. Heureux le pays qui a produit deux hommes dont la vie fut si noble, deux citoyens qui aimèrent et servirent la patrie sans ambition ni cupidité, deux écrivains inimitables ! Aujourd'hui, il faut regarder en arrière pour retrouver les âmes désintéressées de l'artiste et du citoyen, les consciences pures des hommes forts. — Pour les nôtres, il n'y a pas longtemps qu'ils ont écrit ; il faut se le répéter pour se rassurer sur l'avenir qui nous en ménage peut-être de pareils ; — mais qui oserait le croire, dans ce temps où toute espèce de talent n'est qu'un moyen pour mieux servir, où les hommes les plus éminents, *quantò quis servitio*